

SCÈNE III

M. DE SALLUS,
MADAME DE SALLUS.

M. DE SALLUS, se jetant dans un fauteuil.

Il est ici depuis longtemps, M. Jacques de Randol ?

MADAME DE SALLUS.

Mais non,... depuis une demi-heure, environ.

ACTE I. — SCÈNE III. 69

M. DE SALLUS.

Une demi-heure, plus une heure, cela fait une heure et demie. Le temps vous semble court avec lui.

MADAME DE SALLUS.

Comment, une heure et demie ?

M. DE SALLUS.

Oui. Comme j'ai vu devant la porte une voiture, j'ai demandé au valet de pied : « Qui est ici ? » il m'a répondu : « M. de Randol. — Il y a longtemps qu'il est arrivé ? — Il

était dix heures, Monsieur. » En admettant que cet homme se soit trompé d'un quart d'heure à votre avantage, cela fait une heure quarante, au minimum.

MADAME DE SALLUS.

Ah ça ! qu'est-ce que vous avez ? Je n'ai plus le droit de recevoir qui bon me semble maintenant ?

M. DE SALLUS.

Oh ! ma chère, je ne vous opprime en rien, en rien, en rien. Je m'étonne seulement que vous puissiez

confondre une demi-heure avec une heure et demie.

MADAME DE SALLUS.

Est-ce une scène que vous voulez ? Si vous me cherchez querelle, dites-le. Je saurai quoi vous répondre. Si vous êtes simplement de mauvaise humeur, allez vous coucher, et dormez, si vous pouvez.

M. DE SALLUS.

Je ne vous cherche pas querelle, et je ne suis pas de mauvaise humeur. Je constate seulement que le

temps vous semble très court, quand vous le passez avec M. Jacques de Randol.

MADAME DE SALLUS.

Oui, très court, beaucoup plus court qu'avec vous.

M. DE SALLUS.

C'est un homme charmant et je comprends qu'il vous plaise. Vous semblez d'ailleurs lui plaire aussi beaucoup, puisqu'il vient presque tous les jours.

MADAME DE SALLUS.

Ce genre d'hostilité ne me va pas du tout, mon cher, et je vous prie de vous exprimer et de vous expliquer clairement. Donc, vous me faites une scène de jalousie?

M. DE SALLUS.

Dieu m'en garde! J'ai trop de confiance en vous et trop de respect pour vous, pour vous adresser un reproche quelconque. Et je sais que vous avez assez de tact pour ne

jamais donner prise à la calomnie,...
ou à la médisance.

MADAME DE SALLUS.

Ne jouons pas sur les mots. Vous
trouvez que M. de Randol vient trop
souvent dans cette maison,... dans
votre maison?

M. DE SALLUS.

Je ne puis rien trouver mauvais
de ce que vous faites.

MADAME DE SALLUS.

En effet, vous n'en avez pas le

droit. Aussi bien, puisque vous me
parlez sur ce ton, réglons cette
question une fois pour toutes, car
je n'aime pas les sous-entendus.

Vous avez, paraît-il, la mémoire
courte. Mais je vais venir à votre
aide. Soyez franc. Vous ne pensez
plus aujourd'hui, par suite de je ne
sais quelles circonstances, comme
vous pensiez il y a deux ans. Rap-
pelez-vous bien ce qui s'est passé.
Comme vous me négligiez visible-
ment, je suis devenue inquiète,
puis j'ai su, on m'a dit, j'ai vu, que
vous aimiez madame de Servières...

Je vous ai confié mon chagrin,...
ma douleur... j'ai été jalouse !
Qu'avez-vous répondu ? Ce que
tous les hommes répondent quand
ils n'aiment plus une femme qui
leur fait des reproches. Vous avez
d'abord haussé les épaules, vous
avez souri, avec impatience, vous
avez murmuré que j'étais folle, puis
vous m'avez exposée, avec toute
l'adresse possible, je le reconnais,
les grands principes du libre
amour adoptés par tout mari qui
trompe et qui compte bien cepen-
dant n'être pas trompé. Vous m'avez

laissé entendre que le mariage n'est
pas une chaîne, mais une associa-
tion d'intérêts, un lien social, plus
qu'un lien moral ; qu'il ne force pas
les époux à n'avoir plus d'amitié ni
d'affection, pourvu qu'il n'y ait pas
de scandale. Oh ! vous n'avez pas
avoué votre maîtresse, mais vous
avez plaidé les circonstances atté-
nuantes. Vous vous êtes montré très
ironique pour les femmes, ces
pauvres sottes, qui ne permettent
pas à leurs maris d'être galants, la
galanterie étant une des lois de la
société élégante à laquelle vous

appartenez. Vous avez beaucoup ri de la figure de l'homme qui n'ose pas faire un compliment à une femme, devant la sienne, et beaucoup ri de l'épouse ombrageuse qui suit de l'œil son mari dans tous les coins, et s'imagine, dès qu'il a disparu dans le salon voisin, qu'il tombe aux genoux d'une rivale. Tout cela était spirituel, drôle et désolant, enveloppé de compliments et pimenté de cruauté, doux et amer à faire sortir du cœur tout amour pour l'homme délicat, faux et bien élevé qui pouvait parler ainsi.

J'ai compris, j'ai pleuré, j'ai souffert. Je vous ai fermé ma porte. Vous n'avez pas réclamé, vous m'avez jugée intelligente plus que vous n'auriez cru et nous avons vécu complètement séparés. Voici deux ans que cela dure, deux longues années qui, certes, ne vous ont pas paru plus de six mois. Nous allons dans le monde ensemble, nous en revenons ensemble, puis nous rentrons chacun chez nous. La situation a été établie ainsi par vous, par votre faute, par suite de votre première infidélité, qui a été

suivie de beaucoup d'autres. Je n'ai rien dit, je me suis résignée, je vous ai chassé de mon cœur. Maintenant c'est fini, que demandez-vous?

M. DE SALLUS.

Ma chère, je ne demande rien. Je ne veux pas répondre au discours agressif que vous venez de me tenir. Je voulais seulement vous donner un conseil — d'ami, — sur un danger possible que pourrait courir votre réputation. Vous êtes belle, très en vue, très enviée. On suppose vite une aventure...

MADAME DE SALLUS.

Pardon. Si nous parlons d'aventure, je demande à faire la balance entre nous.

M. DE SALLUS.

Voyons, ne plaisantez pas, je vous prie. Je vous parle en ami, en ami sérieux. Quant à tout ce que vous venez de me dire, c'est fortement exagéré.

MADAME DE SALLUS.

Pas du tout. Vous avez affiché,

étalé toutes vos liaisons, ce qui équivalait à me donner l'autorisation de vous imiter. Eh bien! mon cher, je cherche...

M. DE SALLUS.

Permettez.

MADAME DE SALLUS.

Laissez-moi donc parler. Je suis belle, dites-vous, je suis jeune, et condamnée par vous à vivre, à vieillir, en veuve. Mon cher, regardez-moi. (Elle se lève.) Est-il juste que je me résigne au rôle d'Ariane aban-

donnée pendant que mon mari court de femme en femme, et de fille en fille. (S'animant.) Une honnête femme! Je vous entends. — Une honnête femme va-t-elle jusqu'au sacrifice de toute une vie, de toute joie, de toute tendresse, de tout ce pourquoi nous sommes nées, nous autres? Regardez-moi donc. Suis-je faite pour le cloître? Puisque j'ai épousé un homme, c'est que je ne me destinais pas au cloître, n'est-ce pas? Cet homme, qui m'a prise, me rejette et court à d'autres... Lesquelles! Moi je ne suis pas de celles qui parta-

gent. Tant pis pour vous, tant pis pour vous. Je suis libre. Vous n'avez pas le droit de m'adresser un conseil. Je suis libre!

M. DE SALLUS.

Ma chère, calmez-vous. Vous vous méprenez complètement. Je ne vous ai jamais soupçonnée. J'ai pour vous une profonde estime et une profonde amitié; une amitié qui grandit chaque jour. Je ne veux pas revenir sur ce passé que vous me reprochez si cruellement. Je suis peut-être un peu trop, comment dirai-je?...

MADAME DE SALLUS.

Dites Régence. Je connais ce plaidoyer pour excuser toutes les faiblesses et toutes les fredaines. Ah oui! le dix-huitième siècle! le siècle élégant! Que de grâce, quelle délicieuse fantaisie, que de caprices adorables! C'est une rengaine, mon cher.

M. DE SALLUS.

Non, vous vous méprenez encore. Je suis, j'étais surtout, trop... trop

parisien, trop habitué à la vie du soir, en me mariant, habitué aux coulisses, au cercle, à mille choses, ... on ne peut pas rompre tout de suite, ... il faut du temps. Et puis, le mariage nous change trop, trop vite. Il faut s'y accoutumer, ... peu à peu... Vous m'avez coupé les vivres quand j'allais m'y faire.

MADAME DE SALLUS.

Grand merci. Et vous venez, peut-être, me proposer une nouvelle épreuve?

M. DE SALLUS.

Oh! quand il vous plaira. Vrai, quand on se marie après avoir vécu comme moi, on ne peut s'empêcher de regarder d'abord un peu sa femme comme une nouvelle maîtresse, une maîtresse honnête; ... ce n'est que plus tard qu'on comprend bien, qu'on distingue bien, et qu'on se repent.

MADAME DE SALLUS.

Eh bien! mon cher, il est trop tard. Comme je vous l'ai dit, je

cherche de mon côté. J'ai mis trois ans à m'y décider. Vous avouerez que c'est long. Il me faut quelqu'un de bien, de mieux que vous... C'est un compliment que je vous fais et vous n'avez pas l'air de le remarquer.

M. DE SALLUS.

Madeleine, cette plaisanterie est déplacée.

MADAME DE SALLUS.

Mais non, car je suppose que toutes vos maîtresses étaient mieux

que moi, puisque vous les avez préférées à moi.

M. DE SALLUS.

Voyons, dans quelle disposition d'esprit êtes-vous?

MADAME DE SALLUS.

Mais je suis comme toujours. C'est vous qui avez changé, mon cher.

M. DE SALLUS.

C'est vrai. J'ai changé.

MADAME DE SALLUS.

Ce qui veut dire ?

M. DE SALLUS.

Que j'étais un imbécile.

MADAME DE SALLUS.

Et que ?...

M. DE SALLUS.

Que je reviens à la raison.

MADAME DE SALLUS.

Et que ?...

M. DE SALLUS.

Que je suis amoureux de ma
femme.

MADAME DE SALLUS.

Vous êtes donc à jeun ?

M. DE SALLUS.

Vous dites ?

MADAME DE SALLUS.

Je dis que vous êtes à jeun.

M. DE SALLUS.

Comment ça ?